

17 Février 1925

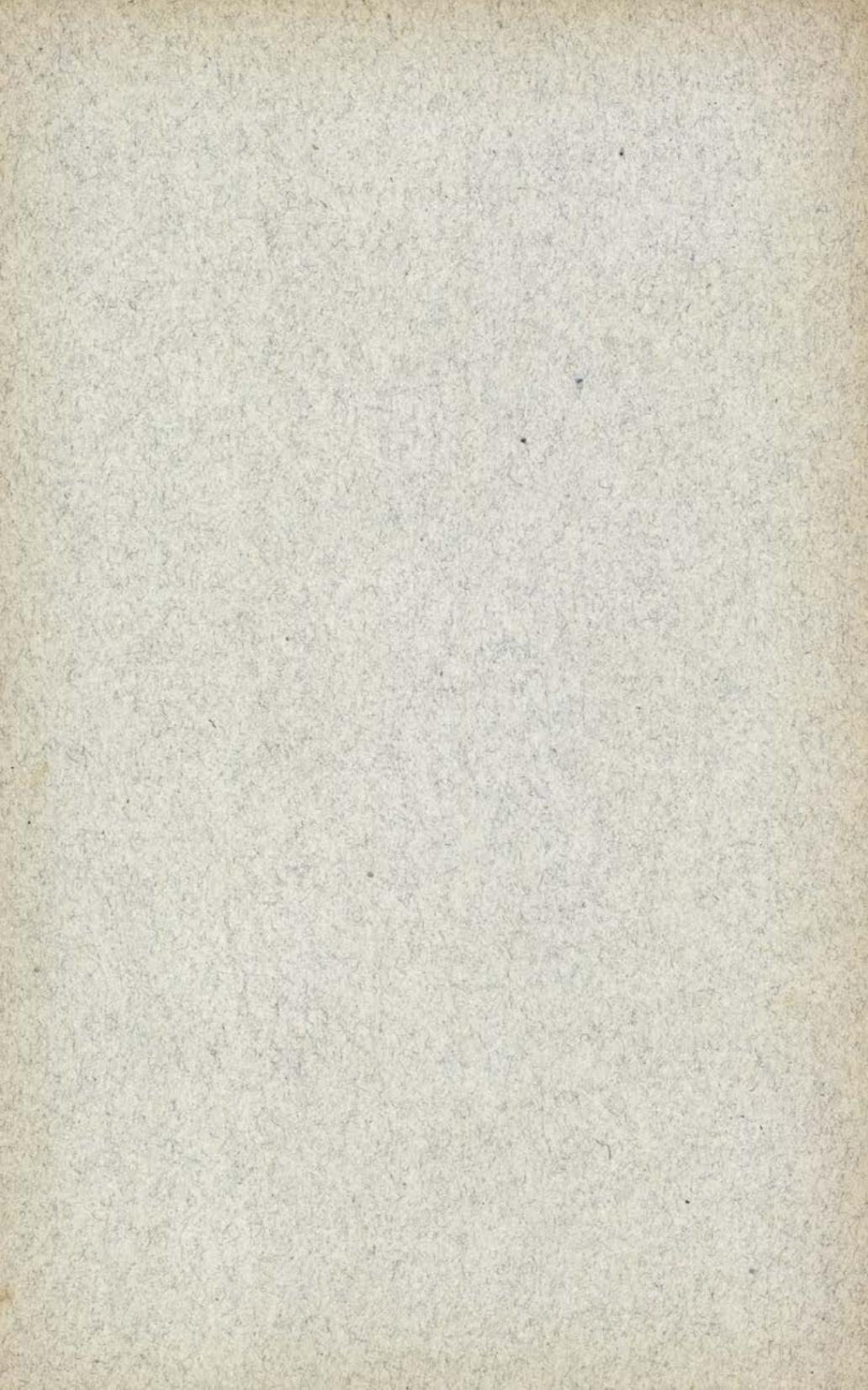
JEAN LÉGER

*
1615



*
1670

Publié par la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE
pour les Familles Vaudoises.

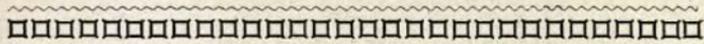


17 FÉVRIER 1925



JEAN LÉGER

*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises.*



LE personnage dont nous vous entretenons cette année résume, dans sa vie agitée et assombrie par de terribles malheurs, la période du 17.^{me} siècle qui s'étend jusqu'à la veille de l'exil.

Jean Léger naquit à Villesèche, le 2 février 1615. Sa demeure natale, plusieurs fois détruite et rebâtie, est la première que l'on trouve, en arrivant dans ce hameau, qui fut pendant plus de trois siècles le centre de la vaste paroisse qui en porte le nom. On voit encore, au haut de ce bourg, le vieux temple, derrière lequel semble se cacher dans l'ombre l'ancien presbytère.

Son père, Jacques Léger, homme riche et influent, était en même temps très pieux et toujours prêt à mettre son temps et ses capacités au service de sa commune — Fayé, ou Faët, — et de la vallée entière de S. Martin, qu'il représenta, plus d'une fois, auprès des Autorités dans ces temps difficiles. Il était le frère d'Antoine Léger, dont nous avons rappelé, il y a trois ans, la carrière noble et bénie.

Sa mère, Catherine Laurens, appartenait à une famille des Clos, qui a fourni à l'Eglise et au peuple vaugeois plusieurs hommes dévoués et capables : pasteurs, notaires, chirurgiens, capitaines. Elle était la petite-fille du pasteur Henri Rostan, qui prêchait encore à cent ans et en vécut cent quinze.

C'est dire que le jeune garçon fut élevé dans un milieu qui sut lui inspirer l'amour de son Eglise et le désir de servir son Dieu, à une époque où la carrière pastorale était lourde de responsabilités et hérissée de dangers.

Les établissements d'instruction secondaire manquant aux Vallées, Léger dut s'expatrier dès l'âge de 14 ans pour aller poursuivre ses études à Genève. Il y passa dix années, sans cependant pouvoir achever sa préparation au ministère, pour la raison suivante.

Comme il était très habile dans tous les exercices du corps, il eut l'occasion de sauver, en 1638, le prince palatin des Deux-Ponts, Charles Gustave, plus tard roi de Suède, qui se noyait dans le lac Léman, sans qu'aucun des nombreux curieux, accourus sur la grève, osât le secourir.

Ce noble seigneur, soit par gratitude, soit parce que son jeune sauveur possédait les langues italienne et française, l'invita à l'accompagner dans ses voyages en Italie, en France et ailleurs encore. Cette offre séduisante risquait de détourner l'aventureux jeune homme de la vocation pastorale; aussi ses professeurs et son père le firent-ils rentrer au pays, sitôt son année scolaire finie, quoiqu'il ne fût pas au bout de ses études théologiques.

C'était en juillet 1639. En traversant la Savoie, il logea une nuit dans la même hôtellerie que l'évêque d'Annecy, qui, après s'être en vain efforcé de convertir l'hérétique, essaya de le faire arrêter, mais en fut empêché par le fait que l'Inquisition n'était pas admise dans cette région.

Il courut des dangers bien plus grands quand il eut franchi le Mont-Cenis. Le Piémont était alors au plus fort de la féroce guerre civile, qui l'ensanglanta de 1637 à 1642. Tout le pays était partagé entre deux partis, qui tenaient, l'un pour la duchesse-mère, Christine, appuyée par la France, l'autre pour les oncles du jeune duc, qui se servaient de troupes espagnoles. Les malheureuses campagnes, qui commençaient à peine à se relever des conséquences désastreuses de la peste de 1630, étaient ravagées sans pitié par les deux armées, et en outre par des bandes de pillards, que la misère générale

et l'absence de gouvernement faisaient surgir de tous côtés.

La route de Turin à Pignerol en était infestée, surtout dans les bois, plus touffus qu'aujourd'hui, qui s'étendaient dans la plaine de la Marsaille, entre Orbassan et Piossasc. Les Espagnols s'approchaient de Turin. Il fallait se hâter.

Deux jours avant que ces troupes farouches occupassent la capitale, forçant la duchesse à se renfermer dans la citadelle, Léger quitta la ville avec un *ciavatin* ou passe-par-tout. On appelait ainsi les guides, qui offraient de conduire les passagers chez eux, en leur faisant éviter toute rencontre fâcheuse. Mais la guerre d'escarmouches était si désordonnée qu'elle réservait toutes sortes d'imprévus. Léger ne tarda pas à en avoir une preuve ; car il se vit enveloppé entre deux corps ennemis, qui vinrent aux prises avec fusillade et canonade. Cependant, vers le soir il se trouva hors d'affaire, près d'une ferme abandonnée, où sa monture put se repaître de foin et paille, tandis que les hommes durent jeûner. Le guide, qui était à pied, s'était tenu à la queue du cheval pendant toute cette échauffourée.

Pour éviter les abords de Pignerol, qui était tenu par les Français, le guide se dirigea vers la vallée du Pô et atteignit enfin le pied des collines, près de Revel. Ils aperçurent alors, à quelque distance, une troupe de Piémontais, qui se reposaient à l'ombre. Léger crut son dernier moment venu, car son accoutrement à la française le désignait à la haine de ces partisans. Son guide lui dit : *ah ! sègnour, di vost bin !*, c'est-à-dire : Faites votre dernière prière ! Mais Léger piqua droit sur eux en leur criant : *me car patriota !* Et, sautant à bas de son cheval, il leur dit qu'il allait à Luserne, on trouva des connaissances communes ; bref, on le congédia sain et sauf, non sans lui avoir montré un tas de cadavres, en lui disant : *Voilà ce que vous vaut d'avoir tout de suite parlé piémontais.*

Arrivé enfin aux Vallées, il y reçut la consécration en septembre, au synode de S. Germain. On lui assigna la seule paroisse qui fût vacante, celle de Pral et Rodoret, où, comme il le dit lui-même, il y a 8 à 9 mois d'hiver. Il devait prêcher deux fois par semaine dans chacune de ces communes.

C'est là que, l'année d'après, il amena sa jeune épouse, Marie Pellenc, fille d'un vaillant capitaine du Villar et, par sa mère, petite-fille d'un réfugié de Vigon, qui avait tout sacrifié pour garder sa foi.

L'hiver suivant, un dimanche de février, comme il était parti au point du jour pour aller faire le premier prêche à Rodoret, en traversant la Tércénéo, colline qui sépare les Guigou de la Ville de Pral, il fut surpris par un ouragan si furieux qu'il fut longtemps roulé dans les neiges et parvint à grand' peine au hameau suivant. Après avoir repris haleine chez l'ancien, il poursuivit sa route jusqu'au Rivet, gravit l'Eicialeiras, qui est encore aujourd'hui un passage aussi mauvais qu'alors, et atteignit Rodoret, où il prêcha.

Mais, rentré à Pral, il dut s'aliter pour une otite, qui le tint plusieurs jours entre la vie et la mort.

La guerre civile cessa en 1642. Aussitôt les ennemis des Vaudois voulurent profiter du retour de la paix pour leur nuire, en les privant de leur chef, qui avait montré beaucoup de prudence et d'énergie dans ces temps difficiles. C'était le modérateur Antoine Léger, pasteur de S. Jean. Cité à comparaître à Turin comme coupable de lèse majesté, il se garda bien, quoiqu'innocent, d'aller se jeter dans la gueule des loups. Il fut alors condamné en contumace et dut se retirer à Genève, où il devint professeur de théologie.

C'était en 1643. Ce fut son neveu, le pasteur de Pral, qui fut appelé à le remplacer à S. Jean. Si, dans la haute montagne, il avait été aux prises avec les bourrasques de la nature, il allait en connaître de bien plus terribles de la part des hommes, dans sa nouvelle résidence, qu'il appelle un petit paradis terrestre.

Des moines franciscains, établis à la Tour, à Luserne, à Bubiane, et placés sous la protection spéciale de la duchesse, aussi étroite dans sa religion que relâchée dans ses mœurs, ne cessaient de provoquer les Vaudois, et surtout les pasteurs, dans l'espoir de les amener à fournir un prétexte pour de nouvelles rigueurs.

Léger avait été nommé modérateur, lorsque survint l'incendie du couvent du Villar. Nous avons rappelé, ces dernières années, le rôle difficile et dangereux qu'il dut jouer alors, ainsi qu'en 1654 et surtout en 1655, lors des Pâques Piémontaises.

Sa paroisse étant toute entière comprise dans l'édit de Gastaldo, qui ordonnait aux Vaudois de tout quitter, ou d'abjurer dans trois jours, Léger n'hésita pas un instant à abandonner ses belles propriétés. Son exemple et ses exhortations eurent une influence si décisive sur ses ouailles de S. Jean, Luserne, Bubiane, Fenil et Briqueras, que pas un n'abjura; tous préférèrent se retirer dans les hameaux et les cavernes des montagnes couvertes de neige.

Léger amena sa femme, et leurs onze enfants, au Pradutour; lui-même se tint plus bas, avec les hommes de S. Jean, aussi longtemps qu'il crut un accord possible. Par des promesses trompeuses, le marquis de Pianesse réussit à faire pénétrer, sans combats, ses régiments dans les lieux forts de la vallée; alors, jetant le masque, il donna le signal du massacre. Nous ne revenons pas sur ces scènes de carnage, voulant nous occuper de Léger. Quand le plan infernal de la Propagande fut dévoilé, il vola au Pradutour; mais sa famille en était déjà partie. C'était le 21 avril, et une épaisse neige récente couvrait la montagne. L'ennemi envahissait déjà ce vallon reculé, quand le pasteur de S. Jean et celui d'Angrogne, Jean Michelin, se décidèrent à monter péniblement la forte pente jusqu'au Bagnôu. Ils passèrent la nuit et tout le lendemain dans un chalet de la Vachère, sans feu et sans vivres, et surtout sans

nouvelles de leurs familles ; enfin une femme les avertit que des massacreurs étaient dans un autre chalet tout près de là. Ils se traînèrent alors sur la neige pour se dévaler sur l'autre versant, non sans que l'ennemi, les ayant aperçus, leur lâchât plusieurs coups de fusil.

Ils purent enfin atteindre, dans la nuit, la maison du capitaine Jahier, à la Ruà de Pramol.

Deux jours plus tard, Léger descendit dans la vallée et passa le Cluson, dont la rive gauche appartenait à la France. Il eut le bonheur d'y retrouver tous les siens sains et saufs, mais dans un extrême dénûment.

Les réchappés s'étaient répandus dans les vallées de la Pérouse et de Pragela. Léger convoqua les principaux d'entre eux à la Chapelle, hameau dominant le Bec Dauphin et où résidait le pasteur de la Pérouse et du Pomaré. Plusieurs pensaient déjà à chercher au loin une patrie moins cruelle ; mais le Modérateur les supplia de ne pas se disperser avant qu'on eût recouru à l'intervention des nations protestantes. Puis il partit par le mont Genève, après avoir rédigé une Apologie de la conduite des Vaudois, dénonçant la trahison dont ils étaient les victimes.

C'est lui qui procura la médiation énergique du puissant Olivier Cromwell, qui gouvernait alors l'Angleterre. En même temps, il recueillit des fonds pour ses malheureux compatriotes. Il réussit à échapper au poignard des sicaires, qui avaient été envoyés à ses trousses, et put revenir en juillet en Piémont, où il trouva les Vaudois rentrés dans leurs vallées par la force des armes, et par la vaillance de Jahier et de Janavel. Mais celui-là était mort au combat d'Osasc, et celui-ci se remettait lentement, à Pinache, d'une grave blessure.

Léger venait de rejoindre, à la Vachère, le camp des Vaudois quand l'ennemi lança contre eux une attaque furieuse, qui dura un jour entier.

Les montagnards demeurèrent vainqueurs et ils reprirent l'offensive avec tant de succès que la Cour, qui

avait espéré les écraser avant l'arrivée des Ambassadeurs Protestants, se vit obligée à traiter de la paix. Elle fut longuement discutée à Pignerol. Léger, comme député général, soutint les intérêts de son peuple, assisté des délégués des communes. Mais sa maison de S. Jean fut incendiée pendant l'armistice, pour qu'il ne pût pas la retrouver intacte.



CROMWELL dictant une lettre en faveur des Vaudois.

Les ennemis de la liberté de conscience, qui avaient réussi à priver l'Eglise Vaudoise de son chef, Antoine Léger, en 1643, voulurent en faire de même avec son neveu, dont l'activité intelligente avait si fort contribué à la signature du traité de Pignerol.

On l'accusa de crimes aussi atroces qu'imaginaires, pour pouvoir le citer devant les tribunaux de Turin. Tout comme son oncle, il ne pouvait s'y rendre sans se livrer sans défense entre les mains de ses ennemis acharnés ; et, s'il ne se présentait pas, il était con-

damné en contumace. C'est ce qui arriva. En 1658, une sentence de mort et confiscation de biens fut prononcée contre lui, pour avoir persisté à instruire ses catéchumènes dans le temple des Malanots (aujourd'hui les Malans). Or le traité de Pignerol avait défendu au pasteur de S. Jean de tenir le culte principal ailleurs qu'au Chabas ; mais toute autre réunion avait toujours été faite sans obstacles.

Fort de son droit, le synode recourut auprès du duc, en même temps qu'il demandait au pasteur de S. Jean de continuer toutes ses fonctions, de peur que, en les suspendant, on en perdît le droit.

Dans l'espoir de pouvoir se saisir de lui et le conduire à Turin comme rebelle, la garnison du Fort de la Tour surveillait de près sa maison. La résidence de Léger était sa belle ferme des Appia, au centre de sa vaste paroisse, dans une région facile à surprendre. Aussi le pauvre pasteur n'osait-il plus s'y arrêter, surtout pas y dormir. Ainsi, pendant près de trois ans, il passa la plupart de ses nuits tantôt dans des granges, tantôt à la belle étoile.

En 1661, une nouvelle condamnation, semblable à la précédente, fut prononcée contre lui, pour crime de lèse majesté, *pour avoir préparé des armes et des munitions, poussé le peuple à se soulever, et traité avec des Etats étrangers*. Tout cela, quoiqu'il fût le premier nommé dans l'amnistie de 1655.

On remit en vigueur le prix de 600 ducats, mis sur sa tête, égal à celui qui avait été payé pour le capitaine Jahier. Ce prix du sang allécha plusieurs assassins, qui tentèrent de le prendre, mort ou vif, mais en vain.

Lorsqu'il prêchait au Chabas, ce qu'il faisait trois fois par semaine, Léger s'attardait volontiers à méditer

son sermon le long de la *Bialera Peyrota* (1). Un mercredi matin, quelques assassins soudoyés s'embusquèrent dans une grange non loin du temple et au bord du ruisseau ; mais Léger en fut averti par un passant, qui venait de Rocheplate.

Une autre fois, deux faux monnayeurs, libérés à condition de faire ce mauvais coup, le guettèrent, en janvier 1660, comme il revenait de Villesèche, où il avait été rendre visite à sa vénérable mère. Ils se postèrent dans un creux de rocher, entre le Pont Eisut et le Pont de la Tour (aujourd'hui Batrel), où la route le long de l'eau était alors si mauvaise qu'il fallait conduire le cheval à la main. Averti par un catholique, Léger se fit précéder par deux jeunes gens de l'escorte que ses paroissiens lui fournissaient habituellement. Il y eut échange de coups de feu, et les sicaires durent s'enfuir.

Une autre fois, il dut passer le Cluson avec son cheval, parce qu'une embuscade l'attendait au pont de la Pérouse. De semblables dangers le menacèrent dans les bois de Rocheplate et du Sarvagé, sur les deux versants de la Collette.

Mais ce fut dans sa propre maison, aux Appia, qu'il courut le plus grand danger.

Sa femme l'occupait avec ses nombreux enfants. La pauvre dame était sans cesse tenue en haleine par les dangers que courait son mari, qu'elle ne pouvait voir que rarement, dans ses visites fugitives toujours épiées.

Le synode avait eu lieu, le 13 septembre 1661, aux Malans d'Angrogne. La nuit étant fort obscure, Léger crut pouvoir faire une échappée aux Appia, pour embrasser les siens. Mais il était à peine assis à table avec eux qu'un coup de fusil éclata, remplissant d'épou-

(1) Il y aura, en novembre prochain, précisément *cinq cents ans* que fonctionna ce ruisseau, dérivé de l'Angrogne et auquel la partie inférieure de la *costière* de S. Jean doit son aspect riant et sa prospérité. Cette région, autrefois fort peu habitée, était appelée *il foresto di San Giovanni*.

vante la malheureuse famille. Les assassins avaient dressé une échelle derrière la maison et le coup avait été tiré par le trou du lavoir. La balle passa entre les genoux du proscrit, mais ne perça que ses pantalons.

Ce coup attira aussitôt les habitants des Ricouns, des Peyrots, des Boërs et de tout le voisinage ; la fusillade crépita des deux côtés dans les ténèbres. Il y eut deux Vaudois légèrement blessés et un chien tué. On apprit que les malfaiteurs avaient eu deux morts, que la cavalerie emporta. Car on reconnut dans la vigne le piétinement de nombreux piétons et chevaux, et plusieurs traces de sang.

Après ce dernier attentat, qui laissait comprendre à quel point l'ennemi était informé des faits et gestes de Léger, et combien il était acharné à sa perte, les Vallées jugèrent que c'était tenter Dieu d'exposer plus longtemps le pasteur de S. Jean à ces périls grandissants.

On le chargea donc officiellement d'une députation auprès des Cantons Protestants de la Suisse pour les presser d'insister auprès du duc sur l'observation du traité de Pignerol, auquel ils avaient pris part.

Il passa ensuite à Heidelberg, où il fut reçu chaleureusement par l'Electeur Palatin, le jour même où il était pendu en effigie à Turin. Il obtint aussi l'appui des autres princes protestants d'Allemagne, et du Parlement hollandais. Il allait s'embarquer pour se rendre à Londres quand il apprit l'exécution qui avait eu lieu contre ses propriétés et celles de Janavel.

La Cour avait fait démolir sa belle maison, sur les décombres de laquelle avait été érigé un pilier infâme, auquel la sentence avait été affichée. On y avait ajouté une statue en marbre et un mannequin à l'effigie de Léger, qu'on avait pendu, n'ayant pas réussi à se saisir de lui-même. Mais l'une et l'autre disparurent dès la nuit suivante. La femme et les enfants de Léger furent chassés de leurs biens et, comme il l'écrit, n'eurent que leur âme pour butin.

S'il avait été pris, la sentence portait qu'il devait être étranglé, son cadavre pendu à la potence par un pied et sa tête exposée sur un poteau au chef-lieu de S. Jean. Nous avons vu qu'il fut aussi pendu en effigie sur la place de Turin.

C'était en avril 1662. Sous le prétexte de ces démolitions, les troupes de soldats grossissaient dans la vallée, laissant croire à un nouveau projet de massacre. C'est ce qui fit rappeler Léger aux Vallées. En traversant la Suisse, il échappa à plus d'une reprise aux embûches que lui tendirent des espions à la solde de la cour ducal. Il ne poussa pas jusqu'aux Vallées, parce que le danger imminent était passé, quoique la garnison du Fort commît toutes sortes de violences.

Lors de son passage en Hollande, sa personne, ses malheurs et ses récits lui avaient suscité de nombreuses sympathies, surtout dans les églises wallonnes, qui étaient de langue française. Aussi reçut-il l'appel à remplir la chaire de l'importante paroisse de Leyde. Dans l'espoir de pouvoir encore rentrer dans sa patrie, il refusa. Cependant, après quatre vocations successives, voyant que les choses allaient plutôt en empirant aux Vallées, il se vit forcé d'accepter, malgré la demande expresse du Synode, tenu à Villesèche, qui le suppliait de ne pas s'éloigner plus loin que Genève.

C'était en décembre 1662. Il se rendit d'abord à Briançon au-devant de sa famille; mais une chute extraordinaire de neige rendit ce voyage désastreux, pour Léger au passage du Lautaret, pour les siens sur les cols de Sestrière et du mont Genève. Sa femme mourut des suites de cette terrible traversée.

L'hiver fut si froid que le Rhin était gelé tout le long, et les communications étaient si difficiles qu'il fallut un mois et demi pour aller de Genève à Leyde, où l'installation de Léger eut lieu le 25 février 1663.

C'était l'époque où, par les vexations du comte de Bagnol, gouverneur du Fort de la Tour, les personnes

et les biens des habitants du val Luserne étaient à la merci d'une garnison effrénée. Aucun espoir d'obtenir justice en haut lieu. Aussi Janavel se fit-il de nouveau le défenseur des opprimés. C'est ainsi que commença la guerre dite des *Bannis*. Malgré les victoires de la petite troupe vaudoise, les campagnes étaient ravagées, surtout dans les communes inférieures. C'est pourquoi le Consistoire de Leyde permit à Léger de se rendre à Paris pour agir auprès des Puissances en faveur de son pays.

On signa enfin, en février 1664, le traité de Turin qui, grâce surtout à la mort de la vieille duchesse Christine, procura aux Vallées une vingtaine d'années de calme relatif. Léger revint alors à Leyde. Mais tous ces voyages et les temps terribles qu'il avait traversés avaient brisé sa robuste fibre. Une généreuse veuve d'Utrecht, Catherine le Maire-du Corbeth, accepta de l'épouser et de prendre soin de lui et de ses enfants. Leur mariage eut lieu le 19 octobre 1665 (1). Au printemps il put finalement réunir auprès de lui sa famille, encore en partie dispersée aux Vallées, en Dauphiné et à Genève.

Ce fut dans cette situation paisible et aisée qu'il passa ses dernières années. C'est à Leyde qu'il termina son existence agitée, en automne 1670, à l'âge de 55 ans.

Par son caractère énergique et résolu, par sa charge de modérateur, qui l'appelait à de graves responsabilités au moment le plus tragique de l'histoire de son Eglise, Jean Léger fut un homme d'action. Il contribua, à maintes reprises, au salut de son peuple dont l'ennemi avait juré la perte, et il fut lui-même, avec Janavel et d'autres héros, la victime du ressentiment de ceux dont il avait déjoué les desseins. Ferme et at-

(1) Il venait de faire un voyage aux Vallées, où il avait assisté, *incognito*, au synode de Pinache, le 4 septembre.

taché à sa foi, il sacrifia pour elle ses biens et sa patrie bien-aimée, et finit ses jours en exil. Ses enfants rentrèrent aux Vallées, mais aucun d'eux ne se distingua, et leur descendance est éteinte depuis longtemps.

Cependant le souvenir de Jean Léger demeure vivant dans nos montagnes, grâce à ses écrits.

Comme pasteur de S. Jean, il dut polémiser avec les moines, de vive voix et par écrit ; mais nos bibliothèques ne conservent que le manuscrit d'un de ses adversaires.

A partir de 1655, il dut composer des Apologies pour défendre son peuple et soi-même contre les calomnies officielles qui s'efforçaient de justifier trahisons et massacres. Ces opuscules sont aujourd'hui assez rares.

Mais l'œuvre capitale de Léger c'est son Histoire.

Après la mort de l'historien Pierre Gilles, pasteur de la Tour, le synode avait chargé Léger de développer et continuer son ouvrage. Le pasteur de S. Jean avait, dans ce but, amassé aux Appia une riche bibliothèque de livres et de documents manuscrits. Mais tous ces trésors furent enlevés par les pillards, en 1655, et transportés dans de nombreux sacs à Saluces. Léger ne put emporter, dans sa fuite, que sa Bible italienne, qui est conservée en Angleterre avec une annotation de sa main.

Ce désastre et ses voyages l'empêchèrent de composer son ouvrage jusqu'à ce que, paisiblement établi en Hollande, il put l'achever. Ce livre, aujourd'hui très recherché, quoiqu'il ne soit pas précisément rare, parut en deux tomes reliés en un fort volume, à Leyde, en 1669, peu de mois avant la mort de l'auteur.

Il est précieux par les nombreux documents qu'il contient, concernant soit la littérature vaudoise ancienne, soit les relations avec les Autorités pour la défense de la liberté de conscience. Mais les circonstances de la vie de l'auteur sont là pour expliquer le désordre qui règne dans l'ouvrage, tant pour la distri-

bution des documents que pour les récits historiques. La partie centrale, où il parle en témoin oculaire, est celle qui concerne les Pâques Piémontaises. Il y a là des pages vibrantes d'une douleur de père pour les souffrances de son peuple, en même temps que d'une juste indignation contre le déchaînement de haine du fanatisme.

Le livre est orné d'un bon portrait de l'auteur, de la plus ancienne carte des Vallées, de deux beaux frontispices et des fameuses gravures qui mettent à nu devant les yeux du lecteur les affreux supplètes que durent subir hommes, femmes, jeunes filles, enfants, livrés sans défense à une soldatesque effrénée et fanatisée. Ces gravures avaient paru d'abord dans l'ouvrage de l'ambassadeur de Cromwell, auquel Léger avait fourni en bonne partie les matériaux de son livre.

Contemporain de Jahier et de Janavel, agissant par la parole et par la plume pendant qu'ils maniaient l'épée, Léger occupe dignement sa place à côté d'eux, dans ce groupe de héros, au sacrifice desquels le peuple Vaudois dut, à vues humaines, de traverser la fournaise ardente d'une persécution impitoyable, et d'en sortir décimé, mais non vaincu.

La mémoire de tels hommes mérite d'être tenue en honneur dans toutes nos familles.

JEAN JALLA.





A decorative rectangular frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and midpoints of the top and bottom edges. The frame is black and contains the text below.

TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA
Via Arnaud, 31

15000